

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue St-Louis, n° 7, maison *Feuga*, place des Célestins ;

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1<sup>er</sup> étage ;  
A la librairie de M. Babeuf, r. S. Dominique ;  
Et à l'Imprimerie du Journal.



Le prix de l'abonnement ( qui se paie d'avance ) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



# La Glaneuse,

## JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

### CONVERSATION POPULAIRE.

*Chapolard.* Queu donc nouvelle, Ph'libert ? qu' t'es triste; quequ' t'a donc ?

*Philibert.* Quequ' j'ai, ben des choses, Chapolard : qu' j'ons vu sur un certain journal, tu sais ben, ce journal où y a tant d' z'images d' caricatures; eh ben qu' j'ons vu qu' n'y a-t-y pas une certaine grand' d'am qui s'a-t-avisé de vouloir divorcer avecqu' son mari..... sais-tu qu' je n'étiens pas tranquille, moi; et ma femme pourriont ben.....

*Chapolard.* N'aye donc crainte, que j' te dis : et queu nom a c't' cré coquine de femme ?

*Philibert.* Chapolard, t'as interrompu l'orateur ! ah ! si la moutarde m' monte au nez, gare ! son nom, qu' tu dis; ma fi, j' pourrions pas t' le dire; j'avions pas mes lunettes cett' jour ci; et pis ces malapris d' journalistes qu' n'ont mis qu' de z'n avec d' points au milieu, qu' je n'y comprenions rien : j' savons ben qu' c'est une françoise; mais v'là tout; et pis c'est c't' grande luronne d' femme qu' je t'ons dit qu' n'avait déjà t'aieu six maris; vois-tu, l' pus souvent qu' n'en changeait, comme d' robes; oh ! une cré matine d' femme qu' ne badine pas... qu' l'on dit qu' son mari Philippon.... suffit.....

*Chapolard.* Philippon, t'as dit, Ph'libert : y me semble qu' j' connais c'ti nom : seriont-ce pas un le cadet de la famille des .....

*Philibert.* Qu' t'as mis le nez dessus : ah ! si t'avions vu tout c' qu'elle dit.... t'aurais ri : ne disiont-elle pas qu' son mari ne voyiont qu' du bleu dans tout c' qui se faisiont.

*Chapolard.* A pis, quoi ?

*Philibert.* A pis, qu'elle s'étiiont ben marié; mais qu' n'ont lui avait volé sa consentement; à pis qu'elle n'étiiont pas marié, comme j'ons fait, vois-tu, à l'église; qu' c'aviont été fait dans un' chambre qu'elle dit, et qu' n'aviont pas fait d' z'aounces.

*Chapolard.* Tiens; ça est vrai, j' n' m'en étiens pas aperçu; à pis quoi ?

*Philibert.* A pis qu' devant qu' de s' marier, son futur lui aviont fait une grand' pancarte d' jolies affaires qu'y vouliont lui donner : qu'y faut voir queu belles choses y lui promettiont; eh ben, qu' c' cré coquin d'homme dit qu' n'a rien promis.

*Chapolard.* Oh ! y a long-temps qu' j' le savons : j' l'ons lu dans les journals.

*Philibert.* A pis qu' c'est z'un libartin, qu' n'a-t-y pas une bonn' amie, une grande efflanquée d'anglaise, qu' te le mène par le bout du nez.

*Chapolard.* Oh ! Ph'libert, c'est d' la menterie, ça.

*Philibert.* Qu' non : qu' j' l'ons vu sur un journal : qu' c'est un grand négligent, qu' c'étiiont ses domestiques qu' faisiont tout; un égoïsse, qu' n'a jamais voulu secourir une des amies à sa femme, un' polonaise, tant y a qu' m'ont dit qu'elle est mourue A pis qu' c'est pas tout, qu' l'autre jour qu'elle pleurait c't'a mie, y te l'a fait battre, si tellement qu'y a d' médecins qu' sont venus l'y tâter l' pouls et qu' l'ont saigné : qu' c'est z'une infamie ! a pis qu' ne faisiont qu' manger; et dépensiont, oh ! qu' ne vouliont-y pas toujours s'habiller z'avec d' casimir, qu' c'est cher en diable, qu' ça ne duriont rien, et pis qu' sa femme n' vouliont pas .....

*Chapolard.* Oh ! pour ça, t'as raison, Ph'libert; c'est pas solide l' casimir, qu' ça n'a que d' clinquant..... Et pis.....

*Philibert.* A pis qu' finalement sa femme ne vouliont pus vivre avecqu' lui.

*Chapolard.* A pis quoi ?

*Philibert.* A pis v'la tout.

*Chapolard.* Oh ! queu bamboche, Ph'libert ! à quand l' divorce ?

*Philibert.* A quand ? Ah, d' savans m'ont dit que ça seriont guère qu' pour la mi-juillet prochain.

*Chapolard.* Comm' j' vons rire.

A. G.



## LE PILORI.

C'était mardi 27 septembre; un homme était au pilori pour bigamie, crime chez nous, vertu ailleurs; la loi avait parlé, respect. La foule se pressait autour de l'échafaud, avide de lire un écriteau, un nom de condamné; foule oiseuse, foule de femmes applaudissant presque à la punition d'un homme qui avait fait deux victimes; ensuite quelques hommes qui regardaient un instant, puis faisant un mouvement d'épaules, serrant les lèvres et clignant l'œil, s'éloignaient en murmurant: pauvre diable! et le pauvre diable était là depuis trois quarts d'heure, soutenu par sa cravate de fer, les yeux baissés, la bouche à demi-ouverte; une soif brûlante dévorait ses entrailles: il souffrit long-temps; enfin la douleur l'emporta sur la honte; il éleva la voix et demanda à boire. Il y avait quelque chose de déchirant dans cette voix d'un homme attaché au pilori, et qui disait: j'ai soif; dans cette voix qui sortait d'une bouche desséchée et mendiait un verre d'eau. Et dans toute cette foule il ne se trouvait pas une âme qui eût pitié, pas un cœur d'homme qui se sentit ému; on le laissait mourir; et pourtant avili, dégradé par la loi, c'était encore un homme. Il implorait toujours, il promenait sur la foule des yeux suppliants: tout-à-coup un enfant parut, marchant avec précaution, gravissant lentement les marches de l'échafaud, et tenant à la main un verre dont il semblait craindre de laisser échapper quelques gouttes. Il y avait quelque chose de touchant, de grave dans ce contraste d'un enfant de dix ans, à la tête légère, au cœur pur, qui venait donner du secours au criminel. L'enfant levait le bras pour atteindre à la bouche du patient dont les mains étaient liées; la figure du malheureux avait pris une expression de joie, il allait boire, lorsque soudain s'élança rapidement un être à la figure hideuse, aux gestes repoussants, un valet de bourreau enfin, qui arrêta le bras, saisit le verre, fait tomber en pluie sur le pavé cette eau qui devait rafraîchir la poitrine brûlante du condamné, et se met à rire au nez de la foule. Son rire était infernal, c'était un poignard dans le cœur du malheureux.

Cette brutalité est affreuse, elle est cruelle. Le législateur n'a point entendu ajouter à l'exposition le supplice de Tentale. On ne refuserait pas un verre d'eau au condamné qui irait au supplice. L'assassin de Kléber, assis sur le pieu où il devait mourir, obtint plusieurs fois à boire de la pitié de nos soldats dont les yeux étaient encore humides des larmes qu'ils avaient versées sur le corps de leur général. Qu'il fasse son horrible métier, le valet du bourreau, mais qu'il n'ajoute point à son hideux métier, il n'en a pas le droit, et nous appelons sur de pareilles cruautés toute l'attention des hommes chargés de veiller à l'exécution des lois.

K.

### Mademoiselle Donmartin la Bouquetière,

#### ET LA LITTÉRATURE MODERNE.

Femme vieille et caduque, au visage difforme et hideux, au grotesque accoutrement, lambeaux de vingt modes éteintes; avec une verrue sur la face, et dans des mains jaunes et ossenses, des fleurs variées d'espèce, riantes de couleurs et attrayantes de parfums.

La voilà!!!!

Tout ce que la vieillesse a de repoussant, tout ce que la folie a de comique, tout ce qu'il y a de grâce et de suavité dans un parler, tout cela ne fait qu'un tout en elle; cet étrange disparate, cette anomalie vivante, c'est M<sup>lle</sup> Donmartin.

Vous devez l'avoir rencontrée sur votre passage, on dirait l'ombre d'une des trois parques. C'est un spectre que vous retrouvez partout, le matin, à la porte du café Casati, en allant prendre votre chocolat; le soir, sur la banquette du café d'Apollon, en allant humer votre demi-fasse.

Elle est là, monstrueux assemblage de jeunesse et de décrépitude, de douces odeurs et de rides profondes. Elle est là comme une leçon que nous donne le temps. Cueillez ces roses, jeunes gens, cueillez les vite; voyez la main qui vous les offre, voyez ce corps, tige brisée, qui ne peut plus ni se baisser ni se relever. Cueillez-les, vous, surtout, jeunes filles, vous qui brillez et passez comme elles. Que M<sup>lle</sup> Donmartin avec sa corbeille soit pour vous une morale ambulante.

Vraiment cette alliance bizarre de fleurs et de ruines, a quelque chose d'une création fantastique, cela fait peine, cela fait rêver.

Maintenant, dites-le moi, ce corps de squelette, ce masque de carnaval, ce costume bigarré, ces fleurs si pittoresquement groupées, jetées là au hasard et produisant parfois dans leur admirable désordre, des effets de composition dignes du pinceau de Van-Huysum ou de Beyin, tout cet ensemble n'est-ce pas la littérature moderne personnifiée à la manière de Grandville? Cette femme n'en est-elle pas le résumé? Eh! ne croyez pas que je veuille rire ici. Comparons.

Cette magie de style, ce gracieux fini de détails, cette touche délicate et nuancée, ce brillant coloris, qui distinguent les auteurs du jour, les Hugo, les Janin, les Sue et les Balzac, n'est-ce pas là toute la corbeille de M<sup>lle</sup> Donmartin?

Cette manière neuve et hardie d'habiller ses idées, cette originalité de début et de mise en scène, cette énergique et piquante opposition de mots, cette libre allure de la pensée, n'est-ce pas là les burlesques atours et la *désinvolture* de M<sup>lle</sup> Donmartin?

Et puis enfin cette effrayante vérité dans le jeu et la peinture des passions; ce désenchantement de la vie analysée, disséquée et réduite à rien; ce cœur retourné et mis à nu avec son égoïsme et son ambition, sordides sentimens qui se glissent dans les actes les plus beaux et les plus nobles, comme le ver dans le fruit le plus sain; eh bien! tout cela n'est-il pas cent fois plus hideux que la hideuse face de M<sup>lle</sup> Donmartin, que son nez barbouillé de tabac, que ses yeux rouges et chassieux, que sa bouche édentée et que son corps en ruines?

Oh! Donmartin, tu nous paraîtrais belle entre les plus belles, s'il nous était donné d'avoir une double vue, une vue interne, et de masquer tous ces frais visages de jolies femmes de leur âme de dentelles.

L. B.

### NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES,

#### Élégie lyrique,

Par M. le Chevalier Joseph BARD, de la Côte d'Or.

Connaissez-vous M. le chevalier Joseph Bard, de la Côte-d'Or! Non. — Vraiment cela m'étonne. Comment vous n'avez pas vu quelques-uns des essais littéraires que sont l'emploi habituel de ses jeunes années? — Non. — Vous n'avez pas entendu le son de sa lyre ou de son luth? — Pas davantage. Eh bien! je vous assure que

vous avez beaucoup perdu, car s'il n'est pas un bon poète, ce n'est sûrement pas sa faute : il a placé son luth dans des nuages de myrrhe, il s'est baigné dans les piscines du temple, il a baisé la poudre de l'autel. il s'est recueilli dans la chapelle de bois ou dans la basilique vaste et mystérieuse, toute rouge de ses vitraux de pourpre; il a cherché l'amour dans un front chaste, dans des yeux mélancoliques, et la vie dans l'ineffable. Que pouvait-il faire de plus?

Aussi, moi qui ne vois pas sans émotion le soleil se coucher, qui entends avec jouissance le beffroi de l'église champêtre, à l'heure que le pâtre regagne son lit de jonc et de mousse, je ne puis m'empêcher d'admirer le Lamartine de la Côte-d'Or, M. le chevalier Joseph Bard. Son élégie respire la plus naïve piété, les sentimens les plus sublimes, et quoique nous ne partagions pas sa tendresse touchante pour la dynastie déchuë, nous devons être justes, et avouer que la poésie de M. le chevalier réunit à elle seule tous les genres et toutes les beautés. Avec quels délices vous vous laissez transporter par le poète dans

Ce séjour angélique

Où l'on vole sans aile, où l'on parle sans voix.

Y a-t-il une manière plus ingénieuse de peindre le monde mystérieux des élus! Qui pourrait résister à l'harmonie de ces vers :

Je contemplais la chapelle rustique,  
Quand une femme au front chaste et pudique  
Vint à grands pas.

Je la suivis près de la sainte image :  
Elle tenait un enfant en bas âge  
Dans ses deux bras.

Elle alluma, vers l'autel de la vierge,  
Trois gros flambeaux et puis un double cierge.

Comme c'est riche de simplicité!

Voulez-vous des expressions neuves, c'est l'espoir qui embaume l'accent de ses prières, le lait des saints exemples. Passerez-vous la hardiesse? C'est un autel usé de baisers, etc. etc. Enfin je citerais l'élégie tout entière, si je cédaï, cher lecteur, au désir que j'ai de vous amuser.

Cependant je ne puis omettre dans mes citations les vers suivans remarquables sous tous les rapports :

Et la femme au front chaste, à la ceinture blanche,  
Imprimait trois baisers sur la céleste planche,  
Où scintillent les pleurs et non pas les rubis;  
Puis, à chaque verset des saintes litanies,  
Elle ajoutait les vœux des terrestres génies:  
*Ora pro nobis.*

Comme cette ceinture blanche intéresse! Que céleste planche est bien trouvé! Et le petit vers latin qui termine si heureusement la strophe ne respire-t-il pas toute la simplicité mystérieuse de notre sainte religion? *Ora pro nobis.* Que c'est touchant! que c'est beau dans sa simplicité!

Courage, M. le chevalier! les âmes pieuses n'oublieront ni votre nom, ni votre élégie; vous êtes un simple poète, vous serez le poète des simples.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE M. HERGUEZ.

Cromwel. — Le Délit politique. — Le dernier Jour de Varsovie.

Ma foi, vive M. Azaïs et son système des compensations! Ce bon M. Azaïs! avant la journée des dupes, je refusais de croire à la vérité de ce système de bascule. Mais aujourd'hui, grâce à nos ministres, j'ai ouvert les yeux à la lumière. Oui, vivent M. Azaïs et ses compensations, vivent les sauveurs de la patrie, vive le seul homme possible, vivent les Autrichiens, les Prussiens et les Cosaques, vivent le knout et la schlague, vive le grand Wellington, vivent les Polonais morts, vivent les ministres d'un Roi-citoyen qui les ont laissé mourir, vive l'hérédité de la pairie, vive le dey d'Alger, vive don Miguel, vive le gouvernement à bon marché, vive toi, cher lecteur, vive moi, vive tout le monde!

Vivent surtout les compensations! depuis un an elles ont suffi pour sauver la France : en effet, si nous avons cédé la Belgique à l'Angleterre, nous avons fait flotter le drapeau tricolore sous les murs de Varsovie; nous avons chassé Charles X des Tuileries, mais Louis-Philippe doit bientôt habiter ce palais; nos soldats n'ont pas marché contre les Russes, mais ils ont chargé les Français; nous n'aurons pas la guerre, mais nous aurons le choléra-morbus; nous n'aurons plus de pairs héréditaires, mais nous avons une quasi-légitimité; nous n'avons plus de censure, mais nous avons des réquisitoires; à Paris, il n'y a plus de gendarmes, mais il y a des gardes-municipaux; il n'y a plus de gardes-du-corps, mais il y aura des gardes de la couronne, ce qui est absolument la même chose. Il n'y a plus..... mais il y a..... où diable voulais-je donc en venir?..... Ma foi, je n'en sais rien; il me semble cependant que j'ai fait toutes ces réflexions à propos des Célestins et de la représentation donnée avant-hier au bénéfice d'Herguez. Ah! m'y voici : Dernière compensation, si nous n'avons qu'une quasi-liberté, nous avons du moins une liberté entière..... au théâtre. Jeunes patriotes qui cultivez la littérature, travaillez pour le théâtre, faites des vaudevilles, des drames, des mélodrames, éclairez le peuple sur ses droits, rappelez-lui ses devoirs et surtout répétez-lui souvent que pour être libre il ne s'agit que de vouloir.

Au diable M. Azaïs et ses compensations. Voilà qu'il ne me reste presque plus de place pour vous parler de la représentation d'avant-hier, résumons-nous.

Cromwel. Lorsque nous avons vu sur l'affiche le nom de ce personnage si dramatique, mais si difficile à peindre, nous devons l'avouer, nous avons tremblé pour l'auteur de ce drame; mais nos craintes ont été bientôt dissipées et les applaudissemens qui ont accueilli les nombreuses allusions que renferme cet ouvrage, nous ont entièrement rassurés. La temps nous manque pour donner l'analyse de ce drame. Nous nous bornerons à dire que c'est un résumé de la vie politique de Cromwel. Ce résumé est écrit avec conscience; l'auteur a dû se livrer à de nombreuses recherches historiques, mais le succès a couronné ses efforts, et son ouvrage ne partagera pas la destinée éphémère de la plupart des produc-

tiens du terroir, qui, conçues et écrites avec une précipitation que nous avons déjà blâmée, n'obtiennent que quelques représentations et disparaissent de la scène. *Cromwel* restera au répertoire, et lorsque les acteurs seront plus sûrs de leur rôle, lorsque la mise en scène sera mieux soignée et que l'auteur aura fait quelques coupures, dont une première épreuve lui aura prouvé la nécessité, ce drame mieux compris sera mieux apprécié et obtiendra de nombreuses représentations. Dans notre prochain numéro nous reviendrons sur cet ouvrage et nous parlerons des acteurs. Pour aujourd'hui nous terminerons en disant que le style de l'auteur de *Cromwel* est toujours pur et correct, et souvent nerveux et énergique. Le public a surtout applaudi avec enthousiasme ces mots placés dans la bouche de *Cromwel* : *Lorsque la tyrannie est abattue, il ne faut pas lui donner le temps de se relever.* *Danguin* a livré au public le nom de *M. Louis* qui a été couvert d'applaudissemens. Bravo *M. Louis*, jeudi nous nous retrouverons.

#### Le Délit politique.

Quelques bons couplets et la verve de Bernard-Léon n'ont pu faire oublier au public l'absurdité du sujet et la trivialité du dialogue de ce vaudeville qui nous a cependant été envoyé par le *Gymnase*. *M. Dupin*, l'auteur de cet ouvrage, ne sera pas le *sauveur* de notre théâtre, s'il ne fait que des vaudevilles de cette force. — Quasi-chute.

#### Le dernier jour de Varsovie.

Un cadre à couplets, du patriotisme à pleines mains, des larmes pour la Pologne, un jeune Polonais joué par *M<sup>me</sup> Adam*, un rôle de domestique auquel *Herguez* a donné une physionomie originale, voilà ce vaudeville dont *MM. Eugène et Alexandre* sont les auteurs. Ils nous permettront de leur dire que des coupures sont nécessaires, surtout dans la deuxième partie de leur tableau. L'action ne marche pas assez rapidement, elle languit. Plusieurs couplets ont été vivement applaudis, notamment celui qui est terminé par ces quatre vers :

On peut rétablir le niveau  
De la plus mauvaise balance,  
Lorsqu'on jette dans le plateau  
Le glaive de l'indépendance.

LYON.



Je viens de voir chez un peintre de mes amis une pierre lithographique qu'il va livrer à l'imprimeur ; elle représente une caricature de localité fort plaisante. C'est à l'occasion du projet vandale du conseil municipal, de chasser Molière, Corneille, Regnard, Dumas, Hugo, etc. de la cité lyonnaise. Je vais vous donner quelques détails qui, sans déflorer le sujet, piqueront la curiosité publique et serviront les intérêts de l'artiste. Figurez-vous une grande table ovale, recouverte de l'inévitable tapis vert ; une douzaine de têtes de carton siègent tout à l'entour, ou plutôt sont posées sur la table comme les poupées des marchandes de modes ; celle qui domine et préside les autres est d'une ressemblance parfaite, c'est celle d'un inamovible : son costume est mi-partie, d'un côté une moitié de robe jésuitique et la moitié d'un rabat, l'autre moitié est un habit laïque. Il est censé avoir prononcé un discours dans lequel il combat en faveur des mœurs, et conclut à l'exclusion de la comédie comme pernicieuse à la jeunesse. Dans ce moment un valet de ville lui apporte une missive

pliée en poulet, signée G. B. A ses côtés est une figure d'apothicaire, la seringue en bandoulière, un couteau de boucher à la ceinture, on lit sur la lame ce nom : *Virginus*. C'est sans doute celui de l'ouvrier. Ces paroles sortent de sa bouche : *cela sera, nous l'avons résolu ainsi*. Plus loin, l'on voit plusieurs flambeaux éteints qui portent une étiquette, sur laquelle est inscrit le nom d'une science ou d'un art ; le dernier qui brûle encore est celui de la littérature. Un membre de cette ténébreuse assemblée, armé d'un vaste éteignoir, est sur le point d'étouffer cette dernière clarté. Je ne pousserai pas plus loin l'examen, afin de faire désirer la connaissance du reste.

Au surplus, la vérité des portraits est un sûr garant du débit qu'attend cette caricature. L'épigraphe ou la devise de cette boutade est : *« Entre l'idiotisme et l'esprit, le juste milieu c'est la sottise. »* Grâce aux *Omar* de notre ville, nous pourrions avoir de temps en temps notre journal de la caricature.

Signé MÉPHISTOPHÈLES.

J'ai l'honneur de prévenir MM. les artistes et amateurs qu'une exposition de tableaux, sculptures et dessins, aura lieu dans le palais du commerce et des arts. En conséquence, MM. les peintres, sculpteurs et dessinateurs qui ont l'intention d'exposer, sont priés de vouloir bien déposer leurs productions au secrétariat du palais, avec une note explicative de leurs ouvrages, on aura l'honneur de les recevoir du 8 au 18 octobre, de neuf à deux heures, les dimanche et jeudi exceptés.

L'exposition publique sera ouverte le 25 octobre, dans la salle du Musée.  
Le Conservateur du Musée, THIERRIAT.

## GLANE.

— Les médecins du *Précurseur* prétendent que les accusations dirigées contre le juste-milieu sont sans fondement.

— La déesse du juste-milieu, c'est la médiocrité. On la représente sous la forme d'un tonneau vide. Elle préside aux seringues, aux pompes et aux clisoirs.

— On prépare, dit-on, une ordonnance pour l'arrestation de tous ceux qui chanteraient : *Ah ! ça ira*. Parce qu'il est prouvé maintenant que *ça n'ira pas*.

— On dit que *M. B...* vient de perfectionner la seringue dont il tire des sons très-harmonieux. Ce nouvel instrument doit, dit-on, trouver sa place dans l'orchestre du Grand-Théâtre. On y joindra des accompagnemens de pilon et de mortier.

— La mairie se propose de supprimer la bibliothèque de la ville, comme objet de luxe à Lyon.

— Pour que l'autorité fit balayer les rues de notre ville, il a fallu qu'elle craignît de voir le choléra-morbus en balayer les habitans.

— Les duels deviennent à la mode parmi nos députés ; ils s'aperçoivent enfin qu'il faut des actions et non pas des paroles.

## BULLETIN DES ANNONCES.

### MÉDECINE

POPULAIRE

## DU CHOLÉRA-MORBUS,

OU

DESCRIPTION CLAIRE ET PRÉCISE  
DE CETTE MALADIE,

Ses moyens curatifs et préservatifs, mis à la portée  
de tout le monde,

PAR UN MÉDECIN ALLEMAND.

In-18. Prix : 25 centimes.

EN VENTE à la librairie industrielle et d'éducation de Chambet fils, quai des Célestins, à l'angle de la rue d'Amboise ; chez les Marchands de nouveautés ; au Bureau des affiches, galerie de l'Argues-escalier M. et au Bureau de la *Glanuse*. Dans notre prochain Numéro nous reviendrons sur cet ouvrage auquel nous promettons un débit prompt et assuré.

J. A. GRANIER, Rédacteur-Gérant.